

XI - Arlindo STEFANI - Education permanente et milieu de vie

1. Préalables

La présente communication se limite à trois expériences réalisées en France, depuis 1971, au milieu de populations aussi diverses que les paysans, les ouvriers urbains et les handicapés mentaux.

- La première de ces expériences a lieu en 1971-72 et concerne une population paysanne du Parc National des Cévennes, dans le Sud de la France. Il s'agit d'une population âgée (âge moyen 60 ans), décimée par les deux grandes guerres et vidée de ses jeunes par l'exode rural. J'y vais en tant que chargé de recherches et de formation par l'Institut National d'Education Populaire et en tant qu'invité d'un certain nombre de familles d'agriculteurs lozériens. Face aux problèmes de méthode et de théorie auxquels s'affrontent les éducateurs sociaux et leurs collègues dans ce secteur en milieu paysan traditionnel, il m'est demandé d'explorer des alternatives aux questions qui se posent. En conséquence, je m'oriente vers la culture vécue, ou culture vivante de cette population. Quatre années plus tard, cette expérience se poursuit avec l'étude du langage médiateur entre les paysans et les éducateurs.

- La deuxième expérience se déroule en 1973, près de la ville d'Alençon, en Normandie, dans un grand ensemble urbain de 2.000 logements, construits depuis 1967 pour loger des familles ouvrières de l'industrie locale. La population est d'origine très diverse, mais le groupe le plus important provient des zones rurales environnantes. L'expérience s'inscrit à l'intérieur des actions déjà menées par des associations d'habitants de ce milieu. Leur objectif général est l'amélioration de la qualité de la vie des familles dans leur habitat urbain. Ma tâche est de mettre au point, en quelques mois, une méthode de travail mieux adaptée. Vingt à trente familles participent à cette expérience. Avec les groupes de travail, je m'oriente comme en Cévennes vers leur culture vécue au travers des faits divers de leur vie quotidienne.

- La troisième expérience se réalise en 1974-75 avec des hommes et des femmes handicapés mentaux qui travaillent et habitent ensemble dans des maisons spécialisées. Invité à partager la vie des éducateurs, ma tâche est de décrire avec eux et les handicapés leur qualité de vie, tout en ouvrant le chemin à des améliorations ou à des changements concrets.

2. Problématique commune à ces trois expériences

Il apparaît que, pour ces trois populations distinctes, le travail peut être conduit plus loin que celui qui consiste à rester dans une analyse et une action venant exclusivement de l'extérieur. Pourquoi en effet ne pas associer les sujets de ces populations à l'investigation et à la solution de leurs problèmes ? Leurs propres connaissances, leur savoir-faire et l'expression qu'ils en font, semblent être en effet les moyens les mieux adaptés à l'objectif recherché.

3. Les cinq types de malaise

Je résume ci-dessous les malaises communs à ces trois populations qui ressortent de l'observation vécue des faits quotidiens.



3.1. Ils se sentent cernés dans leur espace

Du côté des paysans, l'espace travaillé échappe progressivement à leur contrôle et ils pensent que l'arrivée du Parc National en 1971 a entouré d'interdits leurs exploitations.

Du côté des handicapés et des ouvriers urbains, l'espace habité est perçu comme étant rétréci, frappé d'interdits, envahi par le bruit et les odeurs, provisoire. Bref, un espace qui ne se laisse pas maîtriser ni à la maison, ni à l'extérieur. Chez tous, il y a un sentiment de culpabilité provenant des interdits de leurs espaces habités. Chez tous, en conséquence, il y a un besoin croissant d'évasion vers d'autres lieux. En attendant, sur place, se développent des sentiments d'agressivité ou d'isolement.

3.2. Le temps vécu est vidé de sens

Les paysans affirment souvent que leur pays est à l'agonie. Les urbains ouvriers supportent le temps actuel grâce au mirage de la retraite dans une maison située au loin. Les handicapés vivent dans un temps sans avenir. Leur histoire est définitivement différente de celle des autres.

Chez les urbains, l'histoire vécue est individuelle ou familiale, les problèmes collectifs n'étant pas leur affaire. Et si quelque chose va mal, il y a toujours un coupable. Bref, par le manque d'intérêt total de leur temps présent, leur histoire ou identité collective se trouve estompée.

3.3. Rythmes non-biologiques

Les paysans sentent le rythme de leur vie menacé. Les ouvriers urbains, agités par un travail d'usine selon la formule de 3 fois huit heures (l'usine ne s'arrête jamais) vivent un rythme houleux, de plus en plus fatigant et qui étouffe leur vie sociale et familiale. Leur vie quotidienne est ainsi dissociée du rythme des saisons. Les handicapés ont par contre un rythme moulé sur un même horaire, ce qui ne leur convient pas. De leur côté les éducateurs travaillent à contre-rythme des handicapés.

3.4. Les décors écrasés

Les décors personnels ou familiaux se trouvent comme écrasés par les décors surajoutés au paysage, à la ville, à la maison, aux jardins, aux murs, aux meubles. Ni les collectivités, ni les familles, ni les individus (cas urbain) n'ont le moyen de fonder dans leur décor personnalisé leur identité.

3.5. Diminution des supports de communication

Partout il y a un sentiment croissant de solitude causé par la diminution constante des lieux et des moments de communication entre individus et entre groupes. Au niveau collectif, on constate une absence de moyen d'expression de l'opinion publique. Ceci contraste avec le triomphe des médias (journaux, radio, T.V., disques) qui ne sont nullement les porteurs de l'opinion publique des collectivités locales.

4. Objectifs généraux

4.1. Face à l'ensemble des problèmes cités, il s'agit de faire en sorte que les populations concernées trouvent en elles-mêmes les instruments d'analyse et les ressources nécessaires à la solution de leurs problèmes.

4.2. Plus précisément - et pour les cas des urbains et des handicapés surtout - l'objectif général se traduit par des actions concrètes sur l'espace habité, sur le décor, sur le rythme, sur les supports de communication.

4.3. Enfin, par la réalisation de ces actions, il s'agit de faire en sorte que la population retrouve confiance en elle-même, dans ses ressources intellectuelles, personnelles et matérielles.

5. Méthode générale

Elle concerne d'une part les éducateurs intervenants et d'autre part les groupes de la population.

5.1. Pour les éducateurs, la première phase commence grâce à l'invitation de la population. A partir de là, toute la méthode se déroule en participation avec celle-ci. En voici quelques éléments :

- vivre en synergie (en association de travail) avec le milieu et y habiter durant le temps de l'invitation. Raison : la connaissance scientifique du milieu ne suffit pas à l'éducateur. Il faut y ajouter la compréhension par le vécu avec lui.

- estimer la population et apprécier ses valeurs d'après ses critères à elle. Promouvoir la vie quotidienne.

- innover le moins possible, mais se brancher sur les innovations des groupes existants (éducateurs, associations, individus).

- utiliser les instruments les plus modestes et les moins chers pour la conduite des opérations, facilitant ainsi leur utilisation par tous les habitants (soient-ils des universitaires, soient-ils des analphabètes).

Ainsi mon équipe et moi-même écartons volontairement l'hypothèse qui consiste à faire précéder l'action par des analyses scientifiques. En effet, les habitants, même analphabètes, doivent être les premiers à analyser et à résoudre leurs problèmes avec leur propre culture.

- pour dépasser le problème de la diversité des niveaux d'instruction scolaire, les analyses portent nécessairement sur les faits de la vie quotidienne qui sont compréhensibles à tous.

- les éducateurs ne sont pas formés préalablement à l'expérience mais tout au long de celle-ci.

5.2. Pour les groupes, en plus de ce qui a été décrit ci-dessus, le premier pas consiste en ce que les gens reprennent confiance en eux-mêmes et en leurs moyens.

- Toutefois, pendant cette première phase, les aspects négatifs de leur vie apparaissent les premiers. Les intervenants créent les conditions de cette expression. Par exemple, ils ne font pas de leçons théoriques, sinon rarement et à la demande.

- Cette expression se fait dans des réunions et de façon très occasionnelle tout au long de la journée.

- Ainsi, peu à peu, apparaissent à côté des problèmes les ressources et les idées de solutions. Ce processus d'ouverture vers le positif dure plusieurs mois et est précédé par une attitude de confiance accrue des groupes en eux-mêmes. A ce moment, ils distinguent bien entre faille et faute dans l'analyse du réel.

- L'action vient toujours, mais lentement. D'un côté, les trois groupes de population considèrent qu'il faut une action radicale et d'envergure, et que les petites actions ne mènent à rien. Mais de l'autre côté

ils sont tous d'accord pour dire que cette action d'envergure n'est pas à leur portée.

- Lorsque l'action est entamée, elle est tout de suite positive et non pas revendicative ou de révolte. Exemples (urbains) : l'occupation des espaces verts pour lesquels ils payaient chaque mois; la décoration de l'entrée des immeubles (lieu jusque là frappé d'interdits et gardé par les gardiens), la marche à pied jusqu'à l'école du quartier pour rencontrer régulièrement les autres parents, etc. Les handicapés se sont mis à décorer certains lieux avec leurs éducateurs, marquant ainsi la prise en charge de leur espace.

- A un moment donné, les groupes nous demandent une théorie pour voir clair où ils vont. Nous faisons alors une théorie sous la forme d'une évaluation. Ceci éclaire un bout de chemin de plus.

- Je pense, en conclusion, avec la plupart de mes collègues, qu'il faut encore beaucoup de chemin pour arriver à une théorie d'action qui soit valable pour tous les milieux.

6. Quelques remarques méthodologiques

6.1. Il me semble que le fait divers quotidien, tout comme la parole, a un territoire précis. Dans mes expériences, j'ai essayé de situer les analyses et les actions à l'intérieur du territoire des problèmes. En particulier, les réunions étaient faites en dehors des centres officiels construits pour être des lieux de réunion.

6.2. Il me paraît que le choix de l'action de départ n'a pas d'importance. N'importe quelle action, sur n'importe quel fait divers, peut conduire à l'ensemble d'une vie collective.

6.3. L'appel à une ou plusieurs disciplines scientifiques n'a pas été ressenti nécessaire. La culture des groupes (même analphabètes) suffit. De toute façon, dans la vie courante, ces mêmes gens n'ont que très rarement la possibilité de se faire aider par des spécialistes ou par des scientifiques.

6.4. La communication entre intellectuels et analphabètes a été possible, non pas en abaissant les premiers ou en rehaussant les seconds, mais en les mettant ensemble face à des faits qui les concernent à titre égal : la manque d'espace de jeux pour leurs enfants, le manque de loisirs pour les jeunes, l'ennui des mères sans travail à la maison, etc.

7. Quelques limites de l'action entreprise

- Découragement facile des gens, y compris des intellectuels.
- Fatigue chronique de tout le monde.
- Manque de temps pour faire quoique ce soit ensemble (même pour une heure par semaine).
- Suprématie de l'intérêt individuel sur celui du groupe, empêchant les projets collectifs.
- L'amertume due aux injustices de la vie, aux faibles salaires, à l'avenir sans intérêt.
- Difficulté de la distinction entre faille et faute, entre personne et fonction.
- Difficulté de l'adéquation entre le problème analysé et la solution à ce problème. Difficulté d'analyse pour une culture vécue pour laquelle tout est dans tout et inversement.

- La tension et les conflits entre individus, entre groupes et entre classes sociales (urbains). Il n'est pas facile de faire distinguer entre les phénomènes et les gens. Il y a aussi des bouc-émissaires (le maire, le gouvernement, les patrons, les jeunes révoltés, etc.).

- La carence de moyens financiers pour l'action collective.

- L'appui logistique de la presse trop distante pour agir comme support de communication à l'intérieur de la population locale (paysans et urbains). Manque de support ou de canal pour l'opinion publique locale qui force les individus à s'adresser individuellement aux élus, alors qu'il faut le faire collectivement pour des problèmes collectifs.

- Individualisation des problèmes collectifs par les autorités locales - niant ainsi leur existence.

- Difficulté d'évaluation d'une expérience en milieu ouvert qui puisse être menée en participation avec les habitants.

- Finalement, difficulté d'éviter l'institutionnalisation de tout ce qu'on fait. Il y a des actions ponctuelles absolument nécessaires qui ne demandent pas à être programmées. La vie quotidienne est-elle entièrement programmable ?

8. Conclusions - Propositions générales d'analyse et d'action

Malgré l'imperfection formelle des expériences menées et malgré l'incongruence de certains de leurs éléments, il me paraît possible de formuler cinq propositions concernant l'action éducative dans les milieux habités. Ces cinq propositions se réfèrent à cinq dimensions de la culture vécue ou de la culture tout court.

Fundação Cuidar o Futuro

8.1. Une population ne peut s'éduquer et obtenir son bien-être minimal que si elle maîtrise l'espace où elle habite et travaille, y compris ses itinéraires de déplacement.

8.2. Le même résultat ne peut être obtenu que si cette population confère de la densité au temps présent qu'elle vit.

8.3. L'équilibre entre les rythmes biologiques des individus et des groupes est une condition indispensable à leur qualité de vie.

8.4. La personnalisation des décors par les individus et les groupes d'habitants est indispensable à leur besoin de s'identifier.

8.5. Une population, un groupe, ou un individu ne peuvent réaliser leur épanouissement qu'en développant les supports de communication à leur niveau.

Paris, le 30 mai 1976